

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres. entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

L'aspect de la ville

Quiconque aurait perdu la notion du temps, ou pour mieux exprimer notre pensée, ignorerait l'époque de l'année à laquelle nous voilà arrivés, se croirait aux jours gras, c'est-à-dire, à la veille du Mardi-Gras, si grand est le mouvement de la rue, si animées et nombreuses sont les foules qui la sillonnent.

Et comme pour ajouter à l'illusion, la ville elle-même s'est mise en frais, s'est parée de drapeaux et de festons aux couleurs les plus gaies. C'est, comme on le sait, dans trois jours que se tiendra parmi nous la Convention annuelle des "Shriners", cet ordre franco-maçonnique qui exige, pour qu'en sa fosse partie, que l'on ait atteint les "degrés" les plus élevés.

Depuis trois mois au moins, la venue des "Shriners" nous est annoncée par des pancartes distribuées abondamment dans toute la ville, sur lesquelles se lisent les mots plus compréhensibles par l'alphabète que par l'orthographe: "Glad-U-Kaw, traduisiez, "Ouent que vous venez".

Il est heureux pour la Cité du Croissant que sa population ait le goût des conventions et qu'elle ne s'épargne aucun effort pour les avoir toutes, car depuis bien des années déjà, la Nouvelle-Orléans ouvre ses portes à tous les corps de métiers, à tous les corps professionnels, à toutes les organisations industrielles, commerciales et financières; les invite plutôt à venir dans ses murs discuter leurs intérêts communs.

Certes, la ville présente dans le moment le spectacle le plus réjouissant et la perspective de quelques jours de gaieté folle met tous, vieux et jeunes, en humeur joyeuse.

L'été nous commande, le ciel, qu'il n'est pas été plus bleu; et le soleil, de mémoire d'homme, n'a jamais été plus radieux. Nos visiteurs seront dans le ravissement pendant les quelques jours qu'ils passeront chez nous, ils y

verront la nature aussi souriante que la population, car c'est toujours en avril que la flore renaît, que nos champs verdissent que l'atmosphère s'imprègne de parfums vivifiants, qu'on se reprend à aimer la vie.

Le Procès de Venise

LES IMPRESSIONS DE Mme REJANE.

Le plus émouvant, le plus dramatique des romans que ce procès russe qui vient de se dérouler à Venise et dont les péripéties ont tenu éveillée et parfois haletante la curiosité de tous ceux qui l'ont suivi. Le comte Komarowski, fiancé à la comtesse Tarnowska, est un matin assassiné chez lui, à Venise, par le jeune Naumoff, amoureux de la comtesse. Aux cris de la victime, mortellement blessée de cinq balles de revolver, on accourt, mais en voyant les deux hommes en larmes, en face l'un de l'autre, on ne songe nullement à un crime. Komarowski est néarsthénique et l'idée d'un suicide s'impose à l'esprit de chacun. Pendant qu'on soigne le blessé, l'assassin s'éloigne tranquillement et quitte Venise en route pour l'étranger. Mais il est arrêté à Milan, ramené dans la ville des Doges. Le drame semble se préciser. Naumoff aurait été l'instrument de la Tarnowska, absente, et qui, de loin, aurait mené toute l'effroyable intrigue. Et la figure de la femme se révèle étrange et tragique. C'est la femme fatale, la fascinatrice à laquelle personne ne résiste. Des hommes se sont tués pour elle. Et voici que surgit aussitôt une troisième figure, celle de l'avocat Priuloukoff, épris lui aussi de la comtesse et qui serait avec elle l'instigateur du crime. Véritable imbroglio romantique et dans un cadre d'une couleur exceptionnelle: Venise. Telle fut l'accusation dans ce procès singulier, où aveux, témoignages, défense, tout offre un pittoresque que les romans les mieux combinés ont rarement atteint.

Un correspondant de Venise a signalé la présence de Mme Rejane au procès.

L'éminente artiste en rentrant à Paris, malgré la fatigue d'un tel voyage, a bien voulu, à peine débarrassée, déférer au désir du "Figaro" et lui a adressé l'émouvante et belle lettre que voici sur ses impressions d'audience.

Vous me demandez mes impressions personnelles sur le procès de Venise.

Admise aimablement par le Président dans l'enceinte des journaux étrangers dont l'un m'avait fait demander un article, j'ai été prise d'un si douloureux serrement de cœur en présence de quatre accusés que je ne me suis senti ni le droit ni la force de porter un jugement hâif sur une question aussi grave. Mais, avec vous, mon cher "Figaro", il ne s'agit plus d'un article prétentieux, officiel; mais d'une lettre affectueuse où toute la pitié féminine peut et doit se faire jour. J'étais partie avec des opinions faites sur des lectures. Depuis que j'ai "vu", toutes différentes sont mes impressions.

La première, et celle-là très forte, est qu'aucun des accusés n'a su l'idée préconçue, arrêtée, de tuer ou de faire tuer.

Ces étonnés, ces déséquilibrés dont le plus doux passe-temps était de se brûler des cigarettes

dans le creux de la main, ont pensé tout haut. Elle a exprimé sa désespérance de ne pas rencontrer un homme qui fût assez courageux, assez épris pour tout risquer pour elle. Un pauvre petit poète entend, comprend qu'il n'a qu'une preuve à donner: sa vie, sa liberté; et il part de lui-même, loin d'elle, sous l'obsession de prouver qu'il aime, rien de plus. Tout est folie dans l'acte — son exécution est la fuite. — Tous ces gens parlent, agissent sous l'emprise de l'éther, de la morphine et de la corruption morale, où cette femme belle à miracle a été conduite à dix-sept ans par un mari dont il vaut mieux ne pas parler.

En voyant la princesse Tarnowska, si fine, d'une si douce expression de figure (car la bouche seule est volontaire), on se demande ce qu'un homme bon, loyal, aurait pu tirer d'une si parfaite créature.

Tout le monde est contre elle, dit-on. Alors, on ne l'a pas vue. Non, les yeux qui se sont posés si longuement, si douloureusement sur son père, venu là et de si loin pour la reconforter, n'étaient pas les yeux d'une criminelle endurcie.

Priuloukoff a tout conduit, dit-on, je ne sais pas bien. Quels imprudents conseils a-t-il pu donner pour complaire à cette femme dont il est possédé? J'ignore. Mais j'ai vu pendant deux heures, j'ai suivi sur cette figure ravagée tout ce que la douleur humaine peut imaginer de plus grand, de plus poignant. Si depuis deux ans cet homme est hanté comme je viens de le voir pendant deux heures, aucun châtiement, s'il est capable, ne pourra dépasser ce qu'il a enduré. Seul, loin de tout, repudié par tous, il a tout quitté pour cette femme, sur laquelle ses yeux ne se sont posés pas une minute, comme s'il avait peur encore; et cette femme est prêle pour lui. Ah! la pauvre figure, la pauvre loque humaine, quelle misère et quelle pitié!

Derrière, tout près de la comtesse, comme la respirant encore, tout autre est Naumoff. Il a tué comme un illuminé, il a fui comme un fou, il a pleuré comme un enfant, et de fait, c'est un enfant. Tout au bout de la salle, à l'extrémité de la cage, se tient la femme de chambre, minée par la maladie, les privations, et prête à donner ce qui lui reste de vie à cette femme, terrible, dit-on, mais qui l'a aimé, soignée, qui l'a pensée, elle, la pauvre servante qui se souvient et qui est reconnaissante.

Et elle a raison, cette fille, de ne pas voir en la Tarnowska une femme toute mauvaise. Cette femme si sùe d'elle, physiquement et moralement, au souvenir du seul homme qu'elle ait aimé et qui l'aimait, et qui l'aurait peut-être sauvegardée de toutes ces horreurs, elle fond en larmes, elle s'évanouit.

Voilà, mon cher Calmette, les impressions que je viens de ressentir. Les honnêtes gens vont se cabrer, la morale va souffrir, c'est entendu. Mais moi j'ai pitié: j'ai vu, là bas, deux vieux papas bien à plaindre. Et je sais qu'il y a des petits que ce drame frappe aussi. Je ne puis m'empêcher d'y songer. La justice va les atteindre en punissant.

Et à cette idée, j'ai de l'effroi au cœur et les yeux pleins de larmes.

Collision de trains

Augusta, Ga., 7 avril.—Deux trains de marchandises de la compagnie du Georgia Railroad ont fait collision ce matin, à 3 heures, à une vingtaine de milles d'Atlanta.

Deux employés ont été tués sur le coup et cinq autres grièvement blessés.

Chasse à l'homme

Chicago, 7 avril.—Des hommes armés lancés à la poursuite des cinq bandits qui, la nuit dernière, ont dévalisé la banque de Coal

EST-CE LA FIN DU MONDE?

Peut-être connaissez-vous l'anecdote de ce prêtre hongrois qui, assis par ses paroissiens sur l'imminence de la fin du monde par la comète, répondait: — Hé! hé! à voir le train du monde, il semble bien que sa fin soit proche. En tout cas, vous ne risquez rien de prior comme si la fin du monde approchait.

Un curé hongrois parlait comme la sagesse elle-même. Mais enfin, après tout, avouons vraiment sujet de craindre la fin du monde à brève échéance? C'est une des questions qui excitent la plus légitime curiosité. Et on l'entend souvent poser. En dehors même de la comète, il y a de l'inquiétude dans l'air.

Voici quelques précisions sur la question: Les Pères de l'Eglise avaient presque tous adopté l'opinion que le monde créé en six jours devait durer six millénaires.

"Selon plusieurs endroits de l'Écriture, dit saint Justin, on peut conjecturer que ceux-là disent vrai qui prétendent que la durée de l'état présent de ce monde sera de six mille ans."

"Autant il y a eu de jours pour la création du monde, dit saint Irénée, autant il y aura de millénaires pour sa durée. Ce que l'Écriture dit qui est arrivé alors est au même temps une prophétie de ce qui doit arriver dans la suite."

"Toutes les œuvres de Dieu ayant été achevées en six jours, dit Lactance, il est nécessaire que le monde demeure dans l'état présent pendant six mille ans, car le grand jour du Seigneur est de six mille années, comme le prophète le remarque en disant: devant vos yeux, Seigneur, mille ans sont comme un jour."

Saint Hilaire, expliquant les paroles de saint Matthieu: "six jours après il fat transfiguré", s'exprime ainsi: "Cette circonstance, qu'après un intervalle de six jours le Seigneur parut revêtu de sa gloire, montre et annonce qu'après la révolution de six mille ans succédera la gloire du royaume céleste."

"Je crois, dit saint Jérôme, que de cette parole du prophète: "mille ans devant vos yeux comme le jour d'hier", et de l'épître de saint Pierre, est venue la coutume de considérer mille ans comme un jour, en sorte que comme le monde a été fait en six jours, on croit qu'il ne subsistera que six mille ans."

Ces six mille ans représentaient d'ailleurs trois étades différents de l'humanité dans ses rapports avec Dieu: deux mille ans avant la Loi, deux mille ans sous la Loi, deux mille ans sous le Messie. Ce qui ferait que nous touchons au dernier siècle du dernier millénaire.

Les Saints Livres annoncent comme signes avant-coureurs: 1° la chute de l'Empire romain, signe réalisé; 2° la chute de l'Empire de Mahomet, signe qui s'achève en ce moment de se réaliser; 3° la prédication de l'Évangile par toute la terre. Peut-on dire qu'il n'ait pas pénétré jusqu'aux lointaines péninsules? 4° l'apostasie générale. Est-il un royaume qui, officiellement, ne se proclame libéré de Dieu et de son représentant, le Souverain Pontife? 5° la conversion des Hébreux et leur retour à Jérusalem. Le Sionisme grandit. 6° L'apparition de l'Antéchrist. Ceci est encore mystérieux.

ORPHEUM.

Les artistes inscrits cette semaine au programme de l'Orpheum peuvent être comptés au nombre des milliers qui sient parus cette saison à la Nouvelle-Orléans; aussi le public qui se presse en foule dans la salle à chaque représentation exprime-t-

CRESOENT.

"Temptation" et "Counsel for the Defense" ont été donnés hier en matinée et le soir au théâtre Crescent devant un nombreux public, et l'excellent comédien Thomas E. Shea a renouvelé ses succès des représentations précédentes.

OTULANE.

Une matinée spéciale sera donnée aujourd'hui au Tulane au bénéfice du Fonds des Acteurs. Les billets mis en vente hier sont enlevés rapidement et la salle sera probablement trop petite pour contenir la foule désirant assister à cette intéressante représentation. Le programme élaboré pour la circonstance par les trois directeurs des principaux théâtres de notre ville est des plus complets, et exécuté comme il le sera par les principaux artistes du Tulane, du Crescent, de l'Orpheum et de l'American Music Hall, son succès paraît dore et déjà assuré.

Mme George Grace, de la troupe du Tulane, jouera un acte de "A Woman's Way". La troupe du Crescent, ayant à sa tête M. Thomas E. Shea, interprétera un acte du beau drame, "The Bells".

CHASSE À L'HOMME.

Chicago, 7 avril.—Des hommes armés lancés à la poursuite des cinq bandits qui, la nuit dernière, ont dévalisé la banque de Coal

City, Ill., les ont rejoints aujourd'hui, à midi, à la lisière d'un bois et en ont abattu trois à coups de fusil. Les deux autres ont réussi à prendre la fuite. Une partie des valeurs dérobées, \$23,000, a été retrouvée.

THEATRES.

WHITE CITY.

L'ouverture de la Cité Blanche fixée à samedi prochain promet d'être un véritable régal pour les amateurs d'opérette si nombreux à la Nouvelle-Orléans.

La direction a engagé pour la saison la troupe de la Boston Ideal Opera Company, une des organisations du genre les mieux connues aux États-Unis, et se propose de mettre à la scène les opérettes les plus populaires du répertoire.

"Sergeant Kitty", une jolie opérette en trois actes, a été choisie pour la semaine d'ouverture et tout fait prévoir, si le temps est favorable, qu'un public nombreux se rendra samedi et dimanche à la Cité Blanche.

Les principaux artistes de la Boston Opera Company sont: Mlle Eleanor Jenkins, soprano; Sylvain Langlois, un baryton canadien de renom qui a déjà été entendu à la Nouvelle-Orléans il y a une dizaine d'années; Arthur Berkley, ténor lyrique; Madge Caldwell, soprano; Edmond Dupont et Harry Duncan, comiques; Effie Georg, contralto; Mile de Vine, soubrette.

La troupe comprend en outre un chœur composé de jeunes et jolies chanteuses et un excellent orchestre.

FAITS DIVERS.

Mort du général Stanley O. Thomas.

Le général Stanley O. Thomas vétérân confédéré, ancien président de la Bourse au Cotton et l'un des négociants les plus estimés de notre ville, est mort hier matin en sa résidence 4302 rue St-Charles, après quelques jours de maladie.

Le général Thomas était originaire de l'Ohio, mais habitait le sud depuis plus de cinquante ans. En quittant son état natal il s'était établi à Natchez, Miss., et lorsqu'éclata la guerre civile il s'engagea sans hésitation dans les rangs de l'armée confédérée, où grâce à sa vaillance conduite, il ne tarda pas à être promu à un grade élevé.

Après la guerre, le général Thomas s'était fixé à la Nouvelle-Orléans et avait entrepris le commerce du cotton. Grâce à sa profonde connaissance des affaires et à sa parfaite intégrité, ce commerce avait rapidement prospéré et en peu d'années la maison S. O. Thomas & Co était devenue l'une des mieux connues du Sud.

En 1888 le général Thomas avait été nommé président de la Bourse au Cotton de notre ville, fonctions qu'il remplit pendant quelques années avec une grande distinction.

Sa santé commençant à décliner M. Thomas en 1907 s'était retiré des affaires et depuis lors vivait dans une paisible retraite entouré de ses siens.

Le défunt était âgé de 75 ans. Il laisse une veuve et deux frères. Les funérailles du général Thomas auront lieu ce matin à 10 heures au cimetière de la Métairie.

HOTEL DE VILLE.

À sa séance de jeudi le comité de police et des Edifices publics a longuement discuté la pétition présentée par Mme Harriet C. Barton, secrétaire du Club des Femmes, pétition demandant aux autorités de prendre des mesures pour assurer

qu'elle voulait reprendre. Même que c'a été une scène déchirante qui vous traitait des larmes de voir cette pauvre petite femme toute pâlotte se désespérer de ne pouvoir retrouver le gosse... et de venir presque folle de chagrin!

—Infatigable Gabrielle! murmura Christian de Lignéres, car c'était lui, le lecteur l'a deviné. Alors, vous ne savez pas, madame, ce qu'elle est devenue depuis?

—Je sais seulement qu'un monsieur qui passait—un riche Anglais, je crois,—a été ému de la douleur de la petite dame, et qu'il est venu la secourir. Il l'a emmenée en voiture, à un hospice, on a une pension. Et depuis, je n'en ai aucune nouvelle. Vous la connaissez, monsieur, la petite dame?

—Il voulait balbutier une négation, rougit, se troubla, puis, fièrement, reculant devant toute dissimulation, comme il reculait devant tout mensonge, il dit, simple et grave: —C'était la mère de mon enfant. —Da petit Charlot? Ah! Un amour de bébé, celui-là! —Vous l'avez connu? —Pour sûr. Même que je l'ai fait souvent sauter sur mes genoux: mon homme passait des heures à jouer avec lui... Il était bon comme le pain, cet enfant-là. —Oh! parlez moi de lui, madame! implora le jeune officier d'une voix tremblante.

il sa satisfaction par des applaudissements prolongés. Un programme spécial et des plus intéressants a été préparé par la direction pour la semaine des Shriners.

F n d'une troupe de bandits.

Victoria, Col. Brit., 7 avril.—Des dépêches parvenues aujourd'hui dans cette ville annoncent que la bande de malfaiteurs organisée par le chef Sigo, qui depuis quelques mois jetait la terreur parmi la population blanchie des îles Salomon, a été finalement anéantie par un détachement de police indigène lancé à sa poursuite.

Le chef Sigo et douze de ses compagnons ont été arrêtés après un combat acharné dans lequel dix-sept bandits ont perdu la vie. Sigo avait juré une haine mortelle aux blancs habitant l'archipel et avait fait vœu de tous les massacrer. Il avait déjà commis plusieurs crimes, lorsque les autorités se décidèrent finalement à lancer des troupes à sa poursuite.

Vieillard infortuné.

San Francisco, 7 avril.—Harrassé et bout de ressources, un vieillard du nom de Frank Schaun, qui déclare avoir fait à pied le trajet de la Nouvelle-Orléans à San Francisco, est arrivé hier soir dans le bureau du maire Mc Carthy et lui a demandé des secours.

Schaun est âgé de 59 ans. Il est porteur de lettres signées par des prêtres catholiques de la Nouvelle-Orléans, le recommandant à la charité publique. Il est parti au mois de janvier de cette dernière ville, pour se mettre à la recherche de ses deux filles qui, dit-il, habitent aux environs de San Francisco, mais qu'il n'a pas retrouvées jusqu'ici.

FAITS DIVERS.

Mort du général Stanley O. Thomas.

Le général Stanley O. Thomas vétérân confédéré, ancien président de la Bourse au Cotton et l'un des négociants les plus estimés de notre ville, est mort hier matin en sa résidence 4302 rue St-Charles, après quelques jours de maladie.

Le général Thomas était originaire de l'Ohio, mais habitait le sud depuis plus de cinquante ans. En quittant son état natal il s'était établi à Natchez, Miss., et lorsqu'éclata la guerre civile il s'engagea sans hésitation dans les rangs de l'armée confédérée, où grâce à sa vaillante conduite, il ne tarda pas à être promu à un grade élevé.

Après la guerre, le général Thomas s'était fixé à la Nouvelle-Orléans et avait entrepris le commerce du cotton. Grâce à sa profonde connaissance des affaires et à sa parfaite intégrité, ce commerce avait rapidement prospéré et en peu d'années la maison S. O. Thomas & Co était devenue l'une des mieux connues du Sud.

En 1888 le général Thomas avait été nommé président de la Bourse au Cotton de notre ville, fonctions qu'il remplit pendant quelques années avec une grande distinction.

Sa santé commençant à décliner M. Thomas en 1907 s'était retiré des affaires et depuis lors vivait dans une paisible retraite entouré de ses siens.

Le défunt était âgé de 75 ans. Il laisse une veuve et deux frères. Les funérailles du général Thomas auront lieu ce matin à 10 heures au cimetière de la Métairie.

HOTEL DE VILLE.

À sa séance de jeudi le comité de police et des Edifices publics a longuement discuté la pétition présentée par Mme Harriet C. Barton, secrétaire du Club des Femmes, pétition demandant aux autorités de prendre des mesures pour assurer

qu'elle voulait reprendre. Même que c'a été une scène déchirante qui vous traitait des larmes de voir cette pauvre petite femme toute pâlotte se désespérer de ne pouvoir retrouver le gosse... et de venir presque folle de chagrin!

—Infatigable Gabrielle! murmura Christian de Lignéres, car c'était lui, le lecteur l'a deviné. Alors, vous ne savez pas, madame, ce qu'elle est devenue depuis?

—Je sais seulement qu'un monsieur qui passait—un riche Anglais, je crois,—a été ému de la douleur de la petite dame, et qu'il est venu la secourir. Il l'a emmenée en voiture, à un hospice, on a une pension. Et depuis, je n'en ai aucune nouvelle. Vous la connaissez, monsieur, la petite dame?

—Il voulait balbutier une négation, rougit, se troubla, puis, fièrement, reculant devant toute dissimulation, comme il reculait devant tout mensonge, il dit, simple et grave: —C'était la mère de mon enfant. —Da petit Charlot? Ah! Un amour de bébé, celui-là! —Vous l'avez connu? —Pour sûr. Même que je l'ai fait souvent sauter sur mes genoux: mon homme passait des heures à jouer avec lui... Il était bon comme le pain, cet enfant-là. —Oh! parlez moi de lui, madame! implora le jeune officier d'une voix tremblante.

le fréquent nettoyage des marchés publics et particulièrement de leur munir de tolles métalliques afin d'empêcher l'accès des mouches.

Toutes les recommandations faites par le Comité, à l'exception de celle ayant trait aux tolles métalliques qui a été jugée peu pratique. L'inspecteur de police O'Connor qui assistait à la séance a déclaré qu'il donnerait des ordres très stricts à ses agents afin d'empêcher les exportations dans les marchés, et que des affidavits seraient formulés contre les délinquants.

À l'issue de la séance le comité a décidé de soumettre la question au commissaire Pujol et au surintendant Earl en leur recommandant de fournir l'eau en quantité suffisante et d'avoir un personnel suffisamment nombreux pour opérer avec plus de fréquence le nettoyage des marchés.

Mank est acquitté.

Henry Mank, l'individu qui dans la journée du 1er avril a tué d'un coup de revolver la négresse Olivia Allen, dans la cour de l'immeuble 1730 rue St-Pierre, a comparu hier devant la Seconde Cour criminelle de Cité. Les débats ont été de courte durée et ont démontré que la mort de la femme Allen avait été purement accidentelle. En conséquence les poursuites contre Mank ont été abandonnées et il a été immédiatement remis en liberté.

Sur son lit de mort à l'Hôpital de Charité, en présence de plusieurs témoins, Olivia Allen avait complètement disculpé Mank et déclaré que le coup de revolver était parti accidentellement.

Le 1er avril, dans le courant de l'après-midi, Mank s'était rendu au domicile d'Olivia Allen pour y chercher une de ses poules qui avait volé par dessus une barrière et s'était égarée.

Après une longue poursuite Mank était parvenu à cerner le volatile et se baissait pour le ramasser lorsque son revolver qui portait dans une gaine tomba à terre et en frappant le sol s'éteignit.

La balle après avoir perforé la main de Mank était allée se loger dans le corps de la femme Allen qui succomba la nuit même à sa blessure.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$12.00—Un an; \$6.00—6 mois; \$3.00—3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

\$15.00—Un an; \$7.50—6 mois; \$3.75—3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$5.00—Un an; \$2.50—6 mois; \$1.50—3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

\$6.00—Un an; \$3.00—6 mois; \$1.50—3 mois.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre

édition quotidienne, nos abonnés y ont donc

droit. Les personnes qui veulent y abonner

doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises

par MANDATS-POSTAUX ou par

TRAITEMENTS SUR EXPRES.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 19. Commence le 18 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER

DEUXIEME PARTIE

RIVALES!

—XI—

TEL CUIDE ENGEIGNER AU TRUI...

—Faites entrer, dit-il au domestique qui se présente.

La porte s'ouvrit. Un gardien de la paix parut.

—A vos ordres, monsieur, dit-il en s'inclinant respectueusement devant le riche propriétaire.

—Voici un individu—M. Charbillier indigne Boutterelle—qui s'était introduit chez moi... pour me faire chanter... Veuillez vous assurer de sa personne. L'agent obéit. Le commissionnaire se sentit radement appréhendé au collet par une poigne solide.

—Lâchez moi!... rugit-il, furieux, écumant de rage. Lâchez-moi, ou sinon... Il résistait, essayant de se dégager.

—Pas de rouspétance! fit le sergent de ville. —Non, ça ne se passera pas comme ça! riposta Boutterelle, en voulant se précipiter sur son ancien patron.

différemment les épaules. Mais il avait pâli sous le choc de l'outrage.

—Nous nous retrouverons! cria encore le portefaix, hors de lui. A vous la première manche! A moi la seconde... et la belle!

—Houat! A l'ombre! fit l'agent en entraînant le commissionnaire de la gare Saint-Lazare.

Et, s'adressant à M. Charbillier: —Au revoir, monsieur. Soyez tranquille. En voilà un qui se rentrera pas chez vous de sitôt pour vous insulter, je vous le promets!

Deux minutes après, le gardien de la paix et sa "capture" roulaient en voiture vers le bureau de police.

yeux noirs, profonds, lumineux, attirèrent la sympathie autant que son expression de fierté énergique, mêlée de bienveillance.

—Parce que, dans le temps, ces gens recevaient régulièrement le dimanche, la visite d'une jeune femme, la mère de l'enfant qu'ils gardaient. Et je pense que cette dame pourrait savoir aujourd'hui où sont les Hennequart.

—Mais, où elle-même, est-elle? Interrogea vivement le lieutenant.

—Ah! ça, non plus, je ne sais pas. Elle est bien venue, quelques jours après